

Nuit blanche, magazine littéraire

Un tiers de siècle de vie littéraire et culturelle au Québec

Jean-Guy Hudon

Numéro 71, été 1998

URI : id.erudit.org/iderudit/23186ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN 0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hudon, J. (1998). Un tiers de siècle de vie littéraire et culturelle au Québec. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (71), 56–58.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Un tiers de siècle de vie littéraire et culturelle au Québec



Par
Jean-Guy Hudon

L'éditeur Guérin peut sans crainte qualifier le *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*¹ qu'il vient de publier d'« honnête synthèse de ce que furent les lettres québécoises au cours du dernier tiers du XX^e siècle ».

Publié sous la direction de Réginald Hamel, ce panorama englobe les catégories littéraires habituelles, la poésie, le roman, le théâtre, la critique et les essais, à quoi sont ajoutés ici les domaines de l'audio-visuel (radio, télévision et cinéma), des revues, du fantastique, de la science-fiction, de la bande dessinée, de la chanson et de l'édition. Ce vaste programme est réalisé par une pléthore de collaborateurs qui n'en sont pas à leurs premières armes.

Maurice Lemire, figure centrale au Québec depuis trente ans dans le monde de l'histoire littéraire, ouvre en beauté le *Panorama* avec un « tableau de la littérature québécoise des années 1960-1990 » en introduction. Il procède avec précision et clarté selon un plan tripartite : il indique d'abord « les grandes tendances » de la littérature récente, puis esquisse « une typologie des acteurs de la vie littéraire » et enfin établit « un rapprochement avec la production littéraire dans les différents genres ». À partir d'une sélection d'œuvres et d'auteurs significatifs, Maurice Lemire appuie son tableau sur une toile de fond embrassant les principaux secteurs de l'activité humaine (le politique, l'économique, le

culturel...). Cela nous vaut des constats lucides et courageux, qui n'ont rien de passéistes et qui sont ficelés dans des formules frappantes : « l'abandon du cours classique au profit des cégeps a enlevé à la littérature son rôle de fondement de la formation humaniste. Les gens instruits aujourd'hui ne sont plus nécessairement des lettrés », dit-il par exemple.

Renée Legris s'attaque pour sa part à la littérature radiophonique et télévisuelle. Elle en dévoile les nombreuses facettes et catégories, en marque les ruptures et les étapes importantes. Yves Lever fait de même pour le cinéma, au deuxième chapitre, en regroupant les cinéastes par générations et en indiquant les moments charnières de la création cinématographique. Au chapitre suivant, Lucie Robert propose quant à elle un regroupement des revues par périodes tout à fait pertinent et elle accompagne leur histoire d'une judicieuse réflexion. Elle inclut de même le texte de divers éditoriaux qui éclairent les époques retenues.

Divisée en deux parties, vient ensuite la matière théâtrale traitée par Jean Cléo Godin et le tandem Pascal Riendeau et Bernard Andrès, au quatrième chapitre : Jean Cléo Godin suggère l'affirmation

identitaire comme dénominateur commun des années 70 ; Pascal Riendeau et Bernard Andrès examinent la période de 1980 à 1996 et ciblent, en fin de parcours, cinq figures de la dramaturgie des années 80.

En plus de fournir une liste impressionnante de noms d'œuvres et d'auteurs, Michel Lord prend soin, cinquième chapitre, de définir les concepts de fantastique et de science-fiction, deux domaines qui, dit-il, cohabitent au Québec. Dans le même chapitre, Jacques Samson aborde le parcours de la bande dessinée y distinguant trois périodes. La bande dessinée, constate-t-il en conclusion, est un secteur dont la situation est précaire aujourd'hui parce que « les assises structurelles [...] et financières de [la] production ne sont pas raffermissées ».

Au chapitre suivant, la prose romanesque est découpée en quatre secteurs bien définis : la nouvelle (par Vincent Nadeau et Stanley Péan), le roman (par Gilles Dorion), la littérature pour la jeunesse (par Madeleine Bellemare) et le roman policier (par Richard Saint-Gelais). Ici pullulent les renseignements de tous ordres, dans des historiques qui incluent des définitions pertinentes et des classifications utiles. Gilles Dorion se fait

de surcroît volontiers provocateur quand, parlant de thèmes, de tendances et de courants, il évoque les « déviations de plus en plus courantes telles l'homosexualité masculine, le lesbianisme et pratiques assimilées ». Richard Saint-Gelais a pour sa part eu l'idée de donner à son sujet le ton d'une investigation policière : outre que le titre de son article est « Enquête sur le roman policier québécois », le collaborateur pose des énigmes puis les résout en procédant « comme tout bon détective » et en dissipant les doutes. À noter aussi un ludisme efficace dans sa comparaison du roman policier avec une carlingue d'avion fissurée et dans ses deux sous-titres paraphrastiques : « L'abc du soupçon » et « Crime et détachement ».

Clément Moisan propose ensuite une « synthèse de trente ans de poésie québécoise », encadrée par la figure de Gaston Miron. Il le fait à partir de sept catégories ou thématiques, qu'il appelle des poétiques : celles du texte, du plaisir, des femmes, du réel, du *je*, des maisons d'édition et d'une revue de poésie : *Estuaire*. Suit le portrait de quatorze « représentants (tes) » de la poésie contemporaine. Comme dans les trois récents manuels de littérature de niveau cégep², la chanson est incluse dans le *Panorama* de Réginald Hamel, sous la plume de Benoît Le Blanc. Ce dernier parle avec amour des chansonniers, comme Richard Saint-Gelais utilise plus haut l'humour pour traiter des « écrivains policiers ». Sur un ton lyrique et émotif, Benoît Le Blanc, qui est lui-même auteur-compositeur-interprète, passe en revue les quatre vagues de chansonniers qui ont marqué chacune des décennies de 1960 à 1990. Il utilise volontiers, lui aussi, des formules récapitulatives et totalisantes pour caractériser « la voix d'écorché de Dan Bigras », les blues « braillés » par Gerry Boulet, et la « lignée des tendres anarchistes et des farouches individualistes » comme Michel Plume Latraverse.

Les deux chapitres suivants, les huitième et neuvième, sont consacrés à la critique et à l'essai respectivement. On ne définit toutefois pas exactement ni l'un ni l'autre de ces deux domaines, de sorte que l'épineux problème de leur distinction reste entier. Dans le premier cas, Robert Dion et Nicole Fortin précisent seulement qu'ils ont choisi de s'en tenir à la critique universitaire, celle qui est faite par « des professeurs qualifiés » enseignant dans « des structures (départements, fonds d'archives, éditions, etc.), qui facilitent les activités de recherche » ; « parmi ces structures », il y a tout particulièrement les « revues savantes » qui accueillent les travaux de ces professeurs. Perspicace et fort bien documenté, l'article de Robert

Dion et Nicole Fortin fait l'historique de la critique, avant et après la « date charnière » qu'est 1968, puis examine les deux tendances principales en ce domaine : la critique « de *type savant* » (faite « selon un point de vue scientifique », à partir de « grilles de lecture objectives »), et l'autre « de *type impressionniste* » (faite selon un point de vue personnel, qui tire « une interprétation subjective » des textes). Ce dernier type est « souvent » le lot d'un écrivain, d'un essayiste ou d'un journaliste, précisent Robert Dion et Nicole Fortin.

Essais et critique

Le hic est ici que cette conception de la critique s'ajuste plus ou moins bien à d'autres parties du volumineux *Panorama* et ne semble guère rejoindre la pensée de prédécesseurs. Ainsi, la « Bibliographie sélective » terminale d'Aurélien Boivin n'accorde pas de place à la critique mais accueille une section « Essai », qui est double : il y a les « essai[s] proprement dit[s] » et les « Études sur la littérature québécoise ». Or, dans les essais proprement dits d'Aurélien Boivin, l'on retrouve plusieurs titres que la bibliographie de Robert Dion et Nicole Fortin tient comme de la critique : *Le Lieu de l'homme* de Fernand Dumont, *L'amour du pauvre* de Jean Larose, *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières. Une question se pose alors, parmi d'autres : lequel, de l'essai ou de la critique, comprend l'autre ? En quoi les deux se distinguent-ils ? Qu'en penserait Michel Van Schendel qui a pour sa part signé un livre en deux tomes, intitulé *Rebonds critiques 1, Questions de littérature, Essais* ? Et qu'en penseraient aussi tous les auteurs d'essais critiques ? En outre, les bibliographies en question incluent des écrits très divers à cet égard, y compris des histoires de la littérature et des panoramas, à quoi s'ajoutent dans le cas des auteurs Robert Dion et Nicole Fortin, des dictionnaires, des anthologies et des répertoires, et, dans celui d'Aurélien Boivin, des livres sur les idéologies, le cinéma et la chanson.

Dans son « Introduction », Maurice Lemire ne retenait pas davantage la catégorie « critique » et rejoignait à l'avance Aurélien Boivin en rangeant dans le genre littéraire de l'essai plusieurs titres que l'on retrouve dans la liste du bibliographe. Par ailleurs, Maurice Lemire posait lui aussi, comme Robert Dion et Nicole Fortin, les questions de subjectivité et d'objectivité, en insistant, brièvement, sur « le caractère personnel de l'essai », qui est « incontournable » : « l'essayiste recourt à son expérience, à ses lectures, à sa vision du monde pour donner cohérence et lucidité

à son propos ». C'est en cela, dit-il, que « l'essai se distingue de la thèse universitaire » ; celle-ci, par son caractère objectif, rejoindrait donc la catégorie critique savante dont parlent Robert Dion et Nicole Fortin. Fort bien ! Mais voilà que de tels propos cadrent mal à leur tour avec ceux que tenait en 1963, donc au début de la période couverte par le *Panorama*, Roman Jakobson dans ses *Essais de linguistique générale*³. Il y a plus de trente ans, en effet, le linguiste russo-américain établissait une distinction jugée efficace entre les études littéraires et la critique littéraire, les premières visant une « analyse scientifique objective de l'art du langage » et la seconde rendant « un verdict subjectif » et « débitant les goûts et opinions propres [du] critique sur la littérature créatrice ».

Sans vouloir davantage mêler les cartes, on peut évoquer en outre ici, un peu plus près de nous, les propos de Robert Vigneault, en 1978⁴, pour qui l'essai littéraire est l'essai proprement dit, c'est-à-dire celui de l'écrivain subjectif, par opposition, en référence à Roland Barthes, à celui de l'écrivain objectif et scientifique, dont font partie selon lui la critique littéraire et les auteurs de thèse et d'études. Plus récemment encore, Robert Vigneault définissait l'essai comme un « discours argumenté d'un SUJET énonciateur qui interroge et s'approprie le vécu par et dans le langage⁵ ». Au risque d'être long, on doit aussi évoquer le volumineux tome VI des « Archives des lettres canadiennes » sur *L'essai et la prose d'idées au Québec*⁶, où plusieurs collaborateurs ont tenté une définition de l'essai ou posé la difficulté de le définir. La vaste bibliographie de ce fort tome fait d'ailleurs écho à ces difficultés. Les sections A et B regroupent les essais et les études, la première accueillant les essais socio-politiques et les essais critiques « (sur la littérature et l'art) », et la seconde incluant dix sous-sections, dont la littérature, la politique et la sociologie. La section C rassemble quant à elle les autobiographies, mémoires, témoignages, et journaux intimes, qui devraient normalement relever de l'essai !⁷

Bien qu'il n'y ait pas de réelle contradiction entre tous ces propos, la question de la distinction entre l'essai et la critique est complexe et non encore résolue. Inutile, donc, de reprocher au neuvième chapitre du *Panorama* de Réginald Hamel de réunir des textes tous azimuts sur la recherche philosophique actuelle au Québec (par Georges Leroux), sur la francophonie québécoise (par Michel Tétu), sur les essais néo-québécois (par Maximilien Laroche), sur les lois linguistiques (par Michel Paillé), sur l'historiographie québécoise (par Serge

Gagnon) et sur les essais en sciences sociales (par Marcel Fournier). Celui-ci établit d'ailleurs tout de go la difficulté d'« une définition précise – et restrictive – de l'essai ».

Dans un article à volets historique et analytique, Sylvie Bérard propose enfin, au dixième et dernier chapitre, un panorama du monde de l'édition québécoise. Il s'agit d'un milieu où l'on voit dès le départ qu'il est à la fois « constamment en effervescence » et « en constant questionnement ». Le texte de Sylvie Bérard est lucide, compétent, éclairé et il montre bien le chemin parcouru dans un domaine qui devra encore se redéfinir par rapport aux menaçants médias électroniques, comme ce fut le cas il y a plus de 40 ans, lors de l'arrivée de la télévision.

Finalement, le coordonnateur du *Panorama* vient suggérer une conclusion où il tente de cerner les concepts de fin-de-siècle, de modernisme, d'avant-gardisme et de postmodernisme. Pour intéressants que soient la plupart de ces propos, cette « Conclusion » ne découle guère des textes précédents, sinon que de très loin et de façon très générale : les résumés et bilan espérés devront attendre. Réginald Hamel est par ailleurs le seul à parler du postmodernisme, dans la mouvance duquel la littérature québécoise demeure encore. Seuls quelques-uns des collaborateurs précédents avaient prononcé le mot, mais timidement pour ainsi dire, sans plus. Réginald Hamel le fait toutefois en s'attachant plus aux données du politicologue Yves Boivert qu'à celles de la littéraire Janet Paterson, qu'il cite pourtant à bon droit comme « LA référence ».

Suivent la « Bibliographie sélective » d'Aurélien Boivin, de même que l'essentiel, quoique déficient⁸, « Index onomastique » et une seconde table des matières, « analytique » celle-là (par rapport à la première, régulière, au début de l'ouvrage), où l'absence complète d'uniformité montre bien que « chaque collaborateur » a préparé « sa propre table ».

Un verdict

On aura sans doute compris, en lisant entre les lignes de ce compte rendu, que le *Panorama* de Réginald Hamel contient de l'excellent et du très bien ; seul le texte de Marcel Fournier, pour des raisons que lui seul pourrait expliquer, et cela dit à grand regret, n'est pas à la hauteur de ce à quoi le sociologue nous avait toujours habitués dans le passé. Tous les textes citent par ailleurs en abondance des noms d'auteurs et des titres d'œuvres, et presque tous incluent une bibliographie, de sorte que le livre n'oublie sans doute

pas beaucoup de faits ni de gens importants.

Puisque l'éditeur dit avoir abordé « la littérature au sens large du terme, c'est-à-dire dans tous les cas où l'écriture est nécessaire, et où elle peut traiter d'études littéraires : un scénario, une bande dessinée, une chanson », on peut seulement regretter, non pas l'inclusion de matières étrangères comme telles à la littérature, comme l'histoire, la philosophie ou la sociologie, mais bien plutôt l'exclusion de certaines autres, comme l'éloquence (ainsi que l'on disait autrefois), le journalisme, la biographie, l'autobiographie et surtout l'humour : nul ne peut nier que ce secteur de l'activité créatrice a littéralement marqué la scène littéraire et culturelle québécoise dans le dernier tiers du présent siècle. Seule Renée Legris rend compte des sketches humoristiques et des comédies de situation dans son panorama radiophonique et télévisuel, au premier chapitre. Des trois manuels scolaires cités plus haut, seul *La littérature québécoise du XX^e siècle* de Luc Bouvier et Max Roy accorde une place à ce domaine important de la littérature contemporaine ; consacré au seul XX^e siècle, comme l'indique le titre, et particulièrement à la période de 1960 à 1990, qui en occupe la moitié, le manuel est publié également chez Guérin.

Une remarque s'impose ici en ce qui a trait à la composition globale du *Panorama*. Ce dernier a réuni 28 collaborateurs différents, il était dès lors presque impossible d'en arriver à un contenu parfaitement unifié ; c'est le lot de la plupart des ouvrages collectifs. On aurait pu malgré tout soigner davantage les liaisons entre les articles : pas moins de six auteurs finissent fort abruptement leur étude comme s'ils croyaient que le collaborateur suivant allait prendre la relève en s'appuyant sur les propos précédents. Ces brusques ruptures, si elles n'enlèvent rien au riche contenu du *Panorama*, brisent le plaisir de la lecture : en littérature, il s'agit tout de même là d'un aspect essentiel...

Enfin, on peut se demander pourquoi l'éditeur Guérin, dans le texte de sa « Présentation » tout autant que dans la publicité accompagnant le lancement du livre, prend le soin de marquer que son *Panorama*, publié sans subvention gouvernementale, « ne comporte aucun règlement de compte ». Renée Legris n'en conviendrait probablement pas, qui consacre plus d'une page de son article à l'émission télévisuelle *La petite vie*. Elle en souligne d'abord l'inventivité, mais c'est pour mieux en dénoncer ensuite la « systématisation de l'insignifiance », la « valorisation absolue du ridicule », la « pratique insupportable » des rires en hors champ, l'« usure », l'« écriture

systématisée, la plus stéréotypée, la plus réitérative de toute la production télévisée de ces décennies » et le « spectacle [...] bruyant, redondant et débilitant ». D'autres collaborateurs stigmatisent aussi, mais sur un registre moins appuyé, qui « les insipidités de Bojoul et Patof », en bande dessinée, qui les « critiques frileux » comme « Louis Lasnier et Réginald Martel », en roman. D'autres encore déplorent l'époque « où Léandre Bergeron [...] pouvait endoctriner les cégépiens avec *Le petit manuel d'histoire du Québec* » ou font allusion à « la sale histoire du rapatriement de la Constitution canadienne ».

Au total, le *Panorama de la littérature québécoise contemporaine* est un livre non seulement utile mais incontournable. Il rendra les plus grands services à ses usagers même si forcément on n'a pu avoir « la distance nécessaire pour voir où et comment les ruptures significatives [sont intervenues] ». Réginald Hamel aura permis de constituer avec brio un instantané lucide et (presque) complet d'un tiers de siècle de vie littéraire et culturelle au Québec. **NS**

1. *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*, sous la dir. de Réginald Hamel, Guérin, Montréal, 1997, 822 p. ; 39 \$.

2. *Littérature québécoise, Des origines à nos jours, Textes et méthodes*, par Heinz Weinmann et Roger Chamberland (éditeurs), Hurtubise / HMH, Lasalle, 1996, 349 p. ; *Anthologie de la littérature québécoise*, par Michel Laurin, Éditions CEC, Anjou, 1996, 319 p. ; *La littérature québécoise du XX^e siècle*, par Luc Bouvier et Max Roy, Guérin, Montréal, 1996, 499 p.

3. *Essais de linguistique générale*, par Roman Jakobson, Minuit, Paris, 1963, p. 211 et suivantes.

4. « L'essai littéraire au Québec de 1895 à 1945 » par Robert Vigneault, dans *Situation de l'édition et de la recherche (littérature québécoise ou canadienne-française) travaux du comité de recherche francophone de l'ALCQ*, recueillis et présentés par René Dionne, Ottawa, mai 1978, « Documents de travail du Centre de recherche en civilisation canadienne-française », n° 18, p. 136-138. Article repris presque tel quel dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 49, n° 1-2 (janvier et avril 1979), p. 77 et suivantes.

5. *L'écriture de l'essai, Essais*, par Robert Vigneault, « Essais littéraires », l'Hexagone, Montréal, 1994, p. 21.

6. *L'essai et la prose d'idées au Québec*, sous la dir. de Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard, « Archives des lettres canadiennes », tome VI, Fides, Montréal, 1985, p. 11-13, 75, 109 et suivantes, 144, 243, 591, 622.

7. Marcel Fournier s'était exprimé dans les mêmes termes en 1985, dans le sixième tome des « Archives des lettres canadiennes » (*L'essai et la prose d'idées au Québec*, op. cit.), p. 144.

8. Bien des anomalies déparent cet abondant index, comme, dans le corps du livre, bien des coquilles de tous genres : la maison Guérin aurait certes avantage à s'assurer de l'appui de correcteurs plus efficaces.